



## LES ARTISANS-POÈTES

SUITE ET FIN

REBOUL (LE BOULANGER)



La plupart des poètes qui sont parvenus à la notoriété ont un poème par lequel ils sont surtout connus. Si ce n'est pas toujours celui qui doit les conduire à la gloire, c'est au moins celui qui leur a valu la popularité. Villon a *les Neiges d'antan*; Marot, *Au Roy, pour avoir été desrobé*; Malherbe, la *Consolation à Du Perrier*, sur la mort de sa fille; M<sup>me</sup> Deshoulières a l'*Allégorie* où se rencontrent les prés fleuris et les chères brebis; Gresset a *Vert-Vert*; Gilbert, *les Adieux à la vie*; Sedaïne, *l'Épître à mon habit*; Andrieux, *le Meunier de Sans-Souci*; André Chénier, *la Jeune Captive*; son frère, Marie-Joseph, *le Chant du Départ*; Rouget de l'Isle, le chant de guerre devenu célèbre sous le nom de *la Marseillaise*; Millevoye, *la Chute des feuilles*; M<sup>me</sup> Tastu, *le Dernier Jour de l'année*; Arnault, *le Colimaçon*; Hégésippe Moreau, *la Voulzie*; M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *l'Oreiller d'une petite fille*; Alfred de Vigny, *le Cor*; Lamartine, *le Lac*; Eugène Manuel, *la Robe*; et Sully Prudhomme, *le Vase brisé*.

C'est ainsi que le nom de Reboul, lorsqu'il est prononcé, éveille tout aussitôt le souvenir du poème adressé à une jeune mère dont l'enfant était mort au berceau, et qui a pour titre : *l'Ange et l'Enfant*. Ce fut cette élégie, imitée de l'allemand, qui attira sur lui l'attention.

Un ange au radieux visage,  
Penché sur le bord d'un berceau,  
Semblait contempler son image  
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,  
Disait-il, oh ! viens avec moi !  
Viens ! nous serons heureux ensemble,  
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,  
L'âme y souffre de ses plaisirs ;  
Les cris de joie ont leur tristesse,  
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;  
Jamais un jour calme et serein  
Du choc ténébreux des tempêtes  
Ne garantit le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes  
Viendraient troubler ce front si pur,

Et par l'amertume des larmes  
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace  
Avec moi tu vas t'envoler ;  
La Providence te fait grâce  
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure  
N'obscurcisse ses vêtements ;  
Qu'on accueille ta dernière heure,  
Ainsi que tes premiers moments.

Que les tréants y soient sans nuage,  
Que rien ne révèle un tombeau.  
Quand on est pur comme à ton âge,  
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,  
L'ange, à ces mots, prend son essor  
Vers les demeures éternelles ..  
Pauvre mère, ton fils est mort !

Cette élégie parut en 1828, époque de rénovation, de vitalité littéraire, où la jeunesse se livrait



volontiers à des admirations nouvelles; et le poète de Nîmes, alors âgé de trente-deux ans, reçut les encouragements de plusieurs célébrités. La lutte était ouverte entre les romantiques et les classiques: Victor Hugo était dans l'épanouissement de sa gloire; mais Reboul ne pouvait pas lui dire: Je suis des vôtres. Sa première élégie avait suffi pour montrer qu'il procédait de Millevoye, qu'il serait l'élève de Lamartine, et que, poète mélancolique et rêveur, il ne serait pas un descendant de maître Adam.

Reboul (1796-1864), fils d'un serrurier, fut apprenti boulanger à quinze ans, et, après avoir travaillé pendant quelque temps chez un avoué, il résolut, pour venir en aide à sa mère restée veuve avec quatre enfants, de demeurer boulanger.

C'est alors que, consacrant tous ses loisirs à la poésie, il publia successivement trois recueils de poésies; un poème en dix chants intitulé *le Dernier Jour*; *la Parole humaine*, épître à Berryer, et trois tragédies, dont l'une, *le Martyre de Vivian*, fut représentée sans succès à l'Odéon, en 1850. Mais ce qui, en fin de compte, resta vivace à l'actif de Reboul, c'est encore *l'Ange et l'Enfant*, ce chant qui avait touché le cœur de toutes les mères, et à propos duquel l'auteur aurait pu dire lui-même :

Une torche suffit pour faire un grand renom.

Il est juste pourtant d'y joindre, comme inspirées aussi par une douce mélancolie, les élégies qui ont pour titres : *l'Enfant noyé*, *la Bergère et le Papillon*, *Première Douleur*, *la Confidence*, *le Soupir* et surtout *Consolation sur l'oubli*, *Un Soir d'hiver*, et *la Lampe de nuit*. Reboul écrivit aussi quelques poèmes, tels que *Madeleine aux pieds du Christ*, sous l'inspiration d'un sincère esprit religieux.

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,  
Car c'est du ciel que tu descends !

Il y avait cinq ans que le boulanger de Nîmes s'était fait connaître comme poète lorsque Alexandre Dumas alla le voir dans sa boutique. Il trouva là un homme de trente-cinq à trente-sept ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisants, des dents d'émail et un regard profond. Déjà, une autre fois, un illustre visiteur avait été le surprendre au moment où, en manches de chemise, il servait du pain à de pauvres femmes. « Je me nommai, dit Lamartine, il ne rougit pas; il passa sa veste et me conduisit par un escalier de bois dans sa chambre de travail, au-dessus de sa boutique... Nous causâmes de notre métier commun. »

Lamartine fit mieux que rendre visite à Reboul, il lui adressa une de ses *Harmonies*, qu'il intitula *le Génie dans l'obscurité*, dix strophes dont voici la première :

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine  
Un instrument mélodieux,

Dédaigne des palais la pompe souveraine :  
Que sert la pourpre et l'or à qui descend à peine  
Des palais rayonnans des cieus.

Reboul répondit en un nombre égal de strophes toutes empreintes de sa profonde reconnaissance :

Mon nom, qu'a prononcé ton généreux délire,  
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté :  
Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,  
Se revêt d'immortalité.  
S'il est vrai que ma lyre, en plus d'une mémoire,  
A laissé des accords et des pensers touchants,  
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire !  
Mes chants naquirent de tes chants.

Reboul, avec le renom qu'il s'était acquis, aurait pu aisément cesser d'être boulanger; mais il tenait à son indépendance et à ses opinions. On lui offrit d'être bibliothécaire de la ville de Nîmes, on lui proposa même le ruban de la Légion d'honneur. Il refusa tout, et ne regretta que le bruit qui se fit autour de son refus. La seule mission qu'il accepta fut celle de représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, où ses opinions ne devaient pas être plus démocratiques que sa muse n'avait été populaire.

Deux autres poètes prolétaires ont été inspirés par Lamartine : Reine Garde, la couturière d'Aix, et le bijoutier Marius Fortoul.

*Reine Garde*, dont Lamartine nous a laissé le portrait dans la préface de *Geneviève*, lui donna la satisfaction, que lui avait refusée Reboul, de voir, à son apparition, le front de son admiratrice se couvrir d'une subite rougeur. Reine Garde était venue tout exprès à Marseille en 1846 pour contempler, au moment où il passait dans cette ville, le grand poète qui l'avait tant de fois émue, et elle ne résista pas à la tentation de tirer timidement de sa poche quelques-unes de ses poésies. Ce n'était ni déchirant ni métallique comme les vers de Reboul, ce n'était pas non plus, à coup sûr, épique ou étincelant comme les inspirations de Jasmin; mais c'était naïf, gracieux et senti; c'était « la palpitation tranquille du cœur, devenue harmonie dans l'oreille, vraie poésie de femme dont l'âme cherche à tâtons, sur les cordes les plus suaves d'un instrument qu'elle ignore, l'expression de ses sentiments ».

Orpheline et abandonnée dans son enfance, Reine Garde était destinée à pleurer beaucoup dans sa vie; sa sensibilité s'en accrût. Aussi, est-ce par l'émotion, bien plus que par l'expérience et la réflexion, qu'elle a chanté: elle avait la poésie de l'instinct. Ses *Essais poétiques* furent publiés en 1851.

*Marius Fortoul* se fit connaître vers la même époque que Reine Garde. Il dédia quelques-unes de ses poésies à Lamartine et à d'autres célébrités littéraires, et c'est Joseph Autran qui, dans une préface, le présenta au public. Marius Fortoul ne



se borna pas, dans son ardeur poétique, aux élégies et aux rimes légères; il fit une étude antique : *La Mort de Caton*. Ce pauvre jeune poète aurait voulu voir de près les grandes choses de la vie et des arts; mais il était poitrinaire, il souffrit longtemps et mourut à l'âge de vingt-sept ans.

## JASMIN

## LE COIFFEUR

Quoique Jasmin n'ait pas chanté dans notre langue, il ne m'est pas permis de vous taire son nom et son histoire, car il est celui de nos poètes artisans qui s'est acquis la plus grande et la plus légitime célébrité. Il obtint une pension du Gouvernement, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, reçut de sa ville natale une couronne d'or, et l'Académie française, regrettant peut-être de ne pouvoir lui ouvrir ses portes, lui donna un témoignage tout particulier de sa haute estime en lui décernant un prix extraordinaire de cinq mille francs. Ajoutons tout de suite que ce charmant poète ne se laissa pas enivrer : il résista aux séductions de la grande ville et resta fidèle à sa boutique de coiffeur.

Jasmin (Jacques) naquit à Agen, en 1798, dans une demeure où ne régnait pas précisément l'opulence, comme on le peut voir dans *Mes Souvenirs*, petit poème plein d'esprit, d'enjouement et de sensibilité, où Jasmin raconte les misères de son entrée dans la vie, avec toute la joie que lui inspire le sentiment, à l'heure où il écrit, d'y avoir échappé. « Vieux et cassé, l'autre siècle avait seulement une couple d'années à passer sur la terre, quand au coin d'une vieille rue, dans une mesure peuplée de plus d'un rat, le jeudi gras, à l'heure où l'on fait sauter les crêpes, d'un père bossu et d'une mère boiteuse naquit un enfant, et cet enfant, c'était moi. »

Le bossu était un modeste tailleur qui, sans avoir aucune instruction, confectionnait à sa manière et par pur instinct, des complets de circonstance pour aller célébrer les fêtes du voisinage. L'enfant accompagnait quelquefois son père; puis, à son grand plaisir, il courait avec les camarades faire des fagots dans les bois. Mais en grandissant, le jeune *Jaquou* souffrit de son ignorance et de sa pauvreté; le sentiment de sa situation se révéla surtout tristement à ses yeux le jour où il vit conduire, dans un vieux fauteuil de famille, son grand-père à l'hôpital. « C'est là, lui dit le vieillard, que finissent tous les Jasmin. »

Une âme charitable s'étant rencontrée pour lui apprendre à lire, il put entrer gratuitement au séminaire et acquérir un commencement d'instruction. Lorsqu'il en sortit, plus tôt qu'il n'eût fallu, à la suite d'une escapade, il devint apprenti

coiffeur; mais il avait apprécié les bienfaits du savoir, et tous ses loisirs furent consacrés à l'étude.

Lorsque fut venu pour Jasmin le moment de s'établir, d'avoir à lui « un salon de coiffure », il put se regarder comme sauvé : il se maria, se livra à son goût pour la poésie, et eut alors le bonheur de penser, en prenant soin des vieux jours de son père, que la prédiction de l'aïeul ne se réaliserait pas. « Quinze ans se sont passés, dit-il en terminant ses *Souvenirs*, les *Papillottes* et d'autres chansons ont attiré dans ma boutique un petit ruisseau si argentin que, dans mon ardeur poétique, j'ai brisé le terrible fauteuil. »

Jasmin n'est pas un poète provençal classique; il n'a point écrit dans le dialecte des anciens troubadours. La langue de ses vers est celle de son idiome natif, mais son originalité et son charme sont d'avoir rendu à cette langue, dégénérée en patois, sa naïveté, sa couleur et son harmonie. Lorsqu'il charmait les habitués de sa boutique, Jasmin s'était annoncé comme un versificateur gai, facile, habile à manier la plume, dans le poème burlesque du *Charivari*, ainsi que dans des odes patriotiques et de jolies romances. Il n'était encore qu'un aimable, gracieux et spirituel poète. C'est seulement lorsqu'il eut publié *L'Aveugle de Castel-Cuillé* et *Mes Souvenirs* qu'il se montra capable de s'élever à des compositions pures et touchantes, où l'harmonie du style se mêle si heureusement à la sensibilité mélancolique.

De ce moment, toutes les voix l'acclamèrent et tous les suffrages lui furent acquis; Charles Nodier, Sainte-Beuve, de Mazade, et combien d'autres, lui décernèrent les éloges les plus mérités. Tous ses poèmes respirent les sentiments les plus tendres, les plus délicats, les plus élevés; tous sont travaillés avec un art et un goût exquis, sans qu'aucune précipitation soit venue nuire à l'exécution de l'œuvre. « Mes cinq poèmes, a-t-il écrit lui-même, *L'Aveugle*, *Mes Souvenirs*, *Francounette*, *Marthe-la-Folle*, *Les Deux Jumeaux*, m'ont coûté douze années de travail, et ils ne font pourtant en tout que deux mille quatre cents vers. »

Qu'il travaillât ou non, dans sa pensée, en vue de la postérité, il voulut donner à ses poèmes le cachet de perfection qui marque les œuvres durables :

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Lorsqu'il écrivait, en 1847, la déclaration qu'on vient de lire à un fanfaron de lettres, le poète potier *Peyrottes*, qui l'avait provoqué, ainsi qu'un troubadour du Moyen âge, à une lutte poétique, Jasmin n'avait pas encore publié *La Semaine d'un Fils*, ce tableau si émouvant du devoir humain, qui ne parut que deux ans plus tard.

Jasmin mit souvent sa muse au service de la charité; il ne recula, pour être utilement secourable, ni devant les quêtes, ni devant les pièces de



circonstance, ni devant les tournées poétiques. Sa vie est remplie de traits touchants qui font honneur tout ensemble à la bonté de son cœur et à la délicatesse de son esprit. « N'oubliez pas un seul moment, disait-il aux riches, que des pauvres la grande couvée se réveille toujours le sourire à la bouche, quand elle s'est endormie sans avoir faim ».

Il naquit à Paris, la même année que Jasmin, un enfant du peuple destiné, lui aussi, à devenir poète. C'est *Louis Voitelain* qui, après avoir lutté avec une héroïque opiniâtreté contre la misère et l'ignorance, devint ouvrier imprimeur et rêva d'être poète. Tel fut son labeur obstiné pendant les heures d'atelier et les veilles de méditation, que ses forces étaient épuisées avant qu'il eut atteint sa cinquantième année. Aussi ferme, aussi courageux que résigné, il avait dû faire vivre une famille de cinq orphelins ; mais il trouva sa récompense dans le bonheur d'écrire, comme sa consolation dans l'amour de Dieu :

Ouvrez-vous donc à moi, royaume du Seigneur ;  
La vie est avec vous, et voilà le bonheur.

Bien qu'ils soient exposés, venant après Reboul et Jasmin, à perdre quelque chose de leur petit éclat, je vous nommerai encore trois ouvriers qui ont aimé et cultivé les muses.

Le cordonnier *Savinien Lapointe*, né à Sens en 1812, à qui la lecture de Rousseau et des chansons de Béranger inspira le goût des lettres, devint un homme politique beaucoup plus qu'un poète. Il fut un combattant de juillet et se fit l'apôtre du parti révolutionnaire. Il paraît, cependant, que sa foi républicaine ne fut pas assez robuste pour lutter victorieusement jusqu'au bout : en 1869, il fit à « Sa Majesté l'empereur Napoléon III » l'humble hommage de son dernier recueil, *L'Homme de Sainte-Hélène*, et il reçut, en échange, un secours de mille francs.

Le maçon *Charles Poncy*, né à Toulon en 1821, se consacra avec ardeur à la poésie. C'est Racine qui l'inspira ; c'est après avoir lu *Athalie*, le chef-d'œuvre de la poésie française, qu'il se sentit poète. Poncy écrivit beaucoup ; ses compatriotes l'aidèrent, par une souscription, à publier ses premières œuvres ; et son meilleur volume, *Les Marines*, lui valut, comme encouragement, de la part de M. Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, le don de toute une bibliothèque. Méry, à ce propos, lui adressa des strophes se terminant ainsi :

Travaille en attendant des semaines de fête !  
La truelle est un sceptre en tes mains, ô poète !  
Personne dans Toulon n'est plus heureux que toi.  
Gagne le pain du jour avec l'obole due.  
Va ! la planche de chêne, à tes pieds suspendue,  
Vaut mieux que le trône d'un roi.

*Charles Rouget*, enfin, né à Vendôme en 1803, fut mis en demeure par son père de choisir entre l'état de tailleur et celui de cordonnier. Le jeune garçon se décida pour le plus élégant de ces deux métiers. Poussé par l'amour de la lecture, il consacra ses loisirs aux romans en vogue de son temps, puis à nos grands auteurs dramatiques. C'est ainsi qu'il prit le goût de la poésie et qu'il se fit connaître par des odes, des élégies et des chansons. Ce qu'il faut retenir de lui, ce sont les stances sensées, et d'agréable tournure, qu'il adressa à son confrère littéraire, *Durand*, le menuisier de Fontainebleau, le chantre de notre belle forêt, pour lui donner le salutaire conseil de ne pas chercher dans le monde des succès douteux et de rester fidèle à son pays :

Ton sort ne te plaît pas et ta plume l'accuse.  
O poète ! ô rêveur exempt d'ambition,  
Libre, dans ta boutique, ami, garde ta muse  
Vierge de l'adulation.

Rempli du feu sacré qui toujours te consume,  
N'imité pourtant pas ton maître Adam Billaut,  
Qui reprit, déjà vieux, abreuvé d'amertume,  
Et la varlope et le rabot.

Que vous faut-il, à vous, harmonieux poètes ?  
Des ombrages, des fleurs, le murmure des eaux ;  
Et pour porter au loin les chansons que vous faites,  
La voix fidèle des échos.

Si je ne vous ai rien dit de *Pierre Dupont*, l'auteur si connu de la chanson *Les Bœufs*, celui qui écrivit, en parlant d'une jeune femme :

La nature a filé sa grâce  
Du plus pur fil de ses fuseaux,

ce n'est pas qu'à mes yeux il ne soit un poète, car il eut même à ses débuts un immense succès : c'est parce qu'il ne fut *canut* à Lyon, comme son père, dans une filature de soie, que pendant un temps très court de sa première jeunesse ; son existence d'homme est celle d'un écrivain.

Elle serait longue, si on la voulait complète, la liste des ouvriers qui ont charmé leurs loisirs par la poésie. Un grand nombre de travailleurs, surtout dans les villes, ont soif de s'instruire, de combler les lacunes de leur éducation. Ils cherchent des adoucissements au labeur de chaque jour en se livrant, une fois sortis de l'atelier, aux exercices de l'esprit. Les uns lisent et étudient, les autres, pourvus des connaissances nécessaires, se plaisent à mettre en cadence leurs idées, leurs sentiments et leurs aspirations. On les voit, le soir, prendre des notes dans les cours publics ; on les retrouve, le dimanche, courbés sur leurs livres ou la plume à la main. Ce sont les ouvriers bien doués, intelligents, désireux d'élever leur cœur et leur pensée. Ce sont les plus honnêtes et, partant, les plus heureux.

CHARLES ROZAN.





## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE



Le cercle s'est éclairci devant le château; les derniers joueurs de tennis, y compris Lavarey, prennent congé. Pierre se met droit devant lui; l'autre l'évite, sous le prétexte d'aller à l'écurie chercher lui-même le cheval qu'un groom lui amène.

Au moment de se mettre en selle, qui revoit-il déboucher des massifs? une haute silhouette que désigne de loin son complet de flanelle blanche. A moins de sauter par dessus le mur, il est obligé de croiser Pierre, qui vient à lui en roulant une cigarette trouvée comme exprès dans la poche de Christian et qu'il allume, le feutre sur les yeux, en

fixant le cavalier. Celui-ci est furieux.

— Que le diable l'emporte! grogne-t-il entre ses dents.

Et, enlevant son cheval sous l'éperon, il dépasse Pierre à une allure insensée, qui fait pousser des petits cris à ces dames, encore groupées sur le perron.

Le valet de pied d'une des victorias s'élance à la tête du cheval.

— Ce n'est rien, dit Lavarey confus, ma bête a toujours le départ gai.

— Pas comme son maître, alors, reprend Madeleine en se tournant vers Pierre, qui ne peut plus garder son sérieux.

Comme on se sépare pour se préparer au dîner :

— Je vais vous montrer le chemin, ajoute-t-elle, car je range ma raquette à part, avec celle de Christian.

Il la suit donc dans l'appartement du jeune homme.

— Savez-vous qu'il n'est pas à plaindre, votre frère; vous l'avez installé comme un pacha. Ce

cabinet est un petit chef-d'œuvre; je l'ai déjà dit à Christian, et très sincèrement, je vous assure, mais jamais je ne l'avais vu aussi joli qu'aujourd'hui; c'est si triste l'hiver, la neige, le froid, la fin des choses, c'est comme la mort. Tandis qu'au printemps, ne trouvez-vous pas, on se sent heureux, confiant, on oserait tout. C'est idéal, cette vue, à cette heure-ci.

Madeleine s'était rapprochée de la fenêtre et regardait avec Pierre les pelouses et les bois qui s'étendaient bien loin dans le silence rosé du soir. Des bouffées odorantes montaient des parterres, l'air était vibrant des fraîches senteurs printanières; de temps à autre, un souffle pur frémissait dans les grands arbres et frôlait les massifs, déjà touffus...

Tous les deux, accoudés côte à côte, se taisaient; ce fut Pierre qui eut le courage de rompre le premier un charme dont il commençait à avoir peur :

— Pourquoi m'avez-vous dit de ne pas répondre à M. de Lavarey?

— Je vous l'ai déjà expliqué; je croyais que c'était un duelliste de profession.

— Eh bien?

— Eh bien? Mais, avec ces gens-là, on a toutes sortes de chances, si habile que l'on soit, de ne s'en tirer qu'avec un mauvais coup.

— Cela vous ferait donc quelque chose, si je recevais un mauvais coup?

— Oh! pourquoi me demandez-vous cela?

— Pourquoi?... C'est que je voudrais savoir...

Le château s'emplit tout à coup de vibrations sonores : le premier coup du dîner. Et comme ils sont prêts tous les deux à paraître dans la salle à manger!

— Oh! déjà! dit Madeleine.

Elle s'avance vers la porte; puis là, brusquement, se retourne et tend la main à Pierre, qui la saisit dans les siennes et y dépose un long et respectueux baiser. Puis elle disparaît dans le corridor.

Un quart d'heure après, Pierre, irréprochablement astiqué, et comprimant le bonheur ému dont il déborde, s'introduit au salon furtivement, par le billard, pour ne pas faire une entrée qui eût par trop coïncidé avec celle de Madeleine; il cause maintenant dans un coin, debout devant Mme de Malleval, qu'il n'avait pas encore vue.



— M<sup>me</sup> la comtesse est servie !

— Quelle chance qu'on ait été en retard ! murmure Madeleine, qui arrive tout essoufflée en accrochant son bracelet.

— Il y a un dieu pour les... commence Pierre ; mais le mot « amoureux » lui reste dans la gorge.

Quand M<sup>me</sup> d'Altemare a discuté l'arrangement des convives avec sa mère, celle-ci, gagnée à la cause de Madeleine, n'a pas eu de peine à faire mettre Pierre auprès de la jeune fille.

— Place-le auprès de moi, avait-elle dit ; tu sais que Christian prétend que je flirte avec M. de Kerhédren. Pauvre garçon ! Et, pour ne pas trop le mettre en pénitence, nous lui donnerons Madeleine de l'autre côté.

— Parfaitement. Alors, je donnerai le bras au comte Rodolphe ; M. d'Altemare à la baronne ; le baron à la comtesse ; toi à Kerhédren ; Madeleine à son autre voisin, le grand Céral, qui est très bien aussi, un vrai gentleman, et une fortune ! Il reste Antoinette?... Avec Gaston Walter ; ils parleront art. Parfait !

Ainsi Pierre, surpris et ravi, voit s'asseoir auprès de lui Madeleine, que son regard suivait avec anxiété au bras de l'heureux Céral. Il n'aurait pu mieux choisir sa place, surtout quand M<sup>me</sup> de Mallevall, touchée de l'empressement avec lequel il s'occupe d'elle, autant que de Madeleine, se retourne à dessein vers son gendre et affecte de suivre constamment la conversation générale, vive, animée, brillante, comme M<sup>me</sup> d'Altemare sait toujours l'avoir à sa table !

Madeleine a sacrifié aux convenances en s'occupant de son voisin de droite dans la période commençaute du dîner, justement celle où l'on s'observe le plus mutuellement. Sa mère l'a remarqué, enregistré avec satisfaction. A nous deux, maintenant ! Et que l'on cause bien ainsi, facilement, gaiment, intimement, protégés par les discours élégants, les saillies spirituelles de ceux qui tiennent le dé de la conversation, par le ronronnement des apartés et le cliquetis discret de la dégustation gourmande !

Madeleine est confuse : Céral a recommencé deux fois, sans qu'elle l'entendit, des tirades sur les tristesses de la vie. Elle tâche de se rattraper en causant debout, avec lui, au salon, jusqu'au moment du café.

— Vous aussi, vous devez connaître M. de Céral, dit M<sup>me</sup> de Mallevall à Pierre ; il sort peu, cependant ; c'est un très bon garçon, mais toujours triste et souffrant.

L'excellente femme est tout à fait renseignée, maintenant, sur le point où en sont les sentiments de sa petite-fille et de son voisin. Que cela date de longtemps ou d'hier, qu'importe ? puisqu'il est certain qu'ils s'aiment, et là, comme elle l'en-

tend. Comment manœuvrer pour mener la chose à bien ? Elle en serait si heureuse !...

En attendant, il ne faut pas que Pierre reste planté au milieu du salon, à suivre Madeleine du regard. D'un trait elle finit sa tasse de café :

— Tenez, monsieur de Kerhédren, rendez-moi le service de me débarrasser avant d'aller fumer.

— Oh ! madame, pardon !

Et Pierre, en s'approchant de la table, se trouve pris dans le mouvement du fumoir, auquel il n'ose se soustraire.

— Vous aussi, monsieur de Kerhédren ? Non, je ne veux pas de votre sacrifice, ajoute M<sup>me</sup> d'Altemare ; allez, allez, mais ne nous abandonnez pas trop longtemps, tous. Il n'y a que vous décidément, M. de Céral, qui soyez une perfection complète.

La soirée est idéale ; les fenêtres, grandes ouvertes, laissent entrer des effluves tièdes et parfumées, et le ciel limpide allume lentement, une à une, des étoiles pâles encore.

— Si nous sortions, disent simultanément les deux jeunes filles.

Et, légères, jetant une dentelle sur leurs épaules, elles traversent le hall et descendent la terrasse, sans s'arrêter auprès de ces messieurs, qui vont et viennent en fumant. Elles s'enfoncent dans la grande allée de tilleuls ; tout à coup, il leur semble qu'on les suit. Une silhouette se détache derrière elles sur le fond plus éclairé de l'avenue.

— Je ne sais pas qui c'est, dit Madeleine, qui surtout veut dire : je sais qui cela n'est pas.

Mais Antoinette a déjà reconnu son voisin :

— M. Walter ! Il est très gentil ; vous ne trouvez pas ?

Et, comme inconsciemment, son bras ralentit Madeleine.

— On dirait qu'ils sont deux maintenant, qu'ils causent ; entendez-vous ?

Madeleine a si bien entendu qu'elle a ralenti le pas de son côté.

Les deux jeunes gens les ont vite rattrapées :

— Quelle soirée délicieuse ! Comme cela vaut mieux que d'être enfermé à Paris ! Le ravissant clair de lune !...

Quelques phrases banales ont été échangées, puis la conversation s'est scindée d'elle-même ; Gaston et Antoinette ont empoigné une discussion artistique dont le feu leur fait prendre les devants. Pierre et Madeleine se taisent et suivent à pas lents.

— Me pardonnez-vous, dit tout à coup Pierre, cherchant à maîtriser sa voix qui tremble ; me pardonnez-vous la question qui m'a échappé tout à l'heure chez votre frère ?

— Comment, pourquoi dites-vous cela ? Ce n'est pas bien.

— Vous ne voulez pas que je vous en demande pardon ?



— Non.

— Alors, me permettez-vous de recommencer?

Et comme la jeune fille se tait :

— Répondez-moi, je vous en supplie; et, quoi que vous me disiez, je vous promets d'obéir. Même, si vous le voulez, je jurerai de ne plus me mettre sur votre route, jamais! Mais si vous me donnez quelque espoir de vous obtenir, si vous me donnez votre consentement à vous, non, sur l'honneur, il n'y aura pas de force humaine capable de m'en empêcher.

Madeleine a son bras dans celui de Pierre; elle s'arrête, et, relevant sur lui ses beaux yeux où brille une larme :

— Pourquoi voulez-vous me faire dire ce que vous savez? Dites, voyons, n'est-ce pas, vous le savez?

— Ainsi, vous voudriez bien... Oh! merci, mademoiselle! Quoi qu'il arrive, merci pour ce moment où un mot de vous me fait si heureux. Je voudrais tant n'avoir pas d'autre bonheur que celui de travailler au vôtre... Maintenant, voulez-vous que je m'éloigne? J'ai déjà été si audacieux. Je voulais seulement implorer mon pardon, et je vois bien qu'il ne me reste qu'à l'implorer une seconde fois.

— Eh bien! le quatuor de retardataires, j'espère au moins qu'on n'a pas pris de rhume?

— Nous avons rencontré ces demoiselles qui rêvaient sous les tilleuls, répond effrontément Walter à M. d'Altemare, et j'espère qu'elles nous pardonneront de les avoir ramenées au bercail, malgré la chaleur de cette merveilleuse soirée. Mais c'est intéressé de notre part : nous avons réclamé un peu de musique.

Et tous de faire chorus.

Walter suit les jeunes filles au piano pour les accompagner, puis tenir lui-même tout l'auditoire sous le charme de son jeu plein de nerveuse originalité. Pierre l'a regardé avec envie, mais il est resté faire des frais avec M. et Mme d'Altemare. Il se sent tout métamorphosé : elle l'aime! Il voudrait parler de son bonheur, mais à qui? Si Mme de Mallevall ne s'était déjà retirée, peut-être n'aurait-il pu retenir un commencement de confidence?

Et quel coup d'œil lui jette Madeleine en commençant : « O mon Pierre! » Debout, la voix émue, soutenue par les accords vibrants de Walter, elle répète ce que, quelques jours auparavant, elle disait avec tant de tristesse. Qui pourrait deviner qu'elle s'adresse toute à un seul, et, cette fois, à un seul qui le sait et qui répond plus qu'il ne le voudrait par son regard. Pierre la voit tellement rougir à un moment donné qu'il se rend compte de cette émotion qu'un observateur indiscret pourrait surprendre. Il détourne donc la tête et baisse les yeux avec une contrainte obstinée. Non, il ne la

regardera plus! Il s'assied et semble s'absorber dans un album saisi au hasard.

Un charme exquis l'enveloppe tout entier; il pense à Yves et à son Alix, à l'allée de tilleuls, tout à l'heure sous les rayons de lune, aux douces choses dites, aux plus douces encore qui n'ont pas été dites; à des longs plis de tulle blanc encadrant une vision d'avenir... l'orgue, la fleur d'oranger... l'arrivée à Kerhédren.

Et la soirée finie, trop vite finie, comme d'un coup inexorable, c'est encore par ces pensées qu'il sera bercé durant son trajet de retour, et que, rentré chez lui, il passera la meilleure des nuits sans sommeil dans les plus doux rêves de tout son être éveillé.

#### XIV

Le hasard semble prendre plaisir maintenant à rapprocher Pierre et Madeleine. C'est un mariage, un enterrement, une visite, un dîner... Ils se donneraient des rendez-vous qu'ils ne pourraient mieux se retrouver.

Après tout! ils s'en donnent peut-être, mais inconsciemment, sans doute, car, de propos délibéré, Madeleine répondrait qu'elle n'ose pas, et Pierre, qu'il ne veut pas. C'est contraire à l'éducation de l'une et aux principes de l'autre.

— Nous avons une série de jours si remplis, a-t-elle dit dans le courant de la conversation, que nous passerons au moins la semaine à Paris, et que nous prolongerons jusqu'au Grand Prix. Lundi, matinée de contrat et, mercredi, mariage de M<sup>lle</sup> de Saint-Aignard...

— Vous allez aussi au lunch, vous, naturellement. Pour moi, cela me fait un peu trop l'effet d'une répétition de la sacristie et du contrat. A moins d'être très lié, je me contente généralement de l'une des trois séances.

— Pourquoi? On se retrouve, on cause.

— Si l'on en était sûr!... Cela dure toute la journée. Lundi?

— A partir de quatre heures, je pense. Mais nous n'y serons que tard. Maman a dit que nous irions chercher ma cousine Christine à cinq heures et demie pour l'y conduire. Le lendemain, enterrement de cette pauvre Mme Zeltz, qui dansait tant à Fontainebleau, vous souvenez-vous, la première fois que nous nous sommes vus? Vendredi, nous passons la journée au Salon... Et les soirées que j'oublie : l'Opéra, les Français, le bal de Mme Yvoire. Vous y allez, je pense?

— Certainement, nous sommes tous invités; danserez-vous le cotillon?...

Bref, ils se sont retrouvés partout et en ont profité autant qu'ils l'ont pu. Qu'il a été charmant surtout, ce cotillon de samedi pour finir!

Beaucoup d'autres l'avaient brigué, Céral en



tête, mais Pierre s'y était pris d'avance, et Madeleine n'a pas eu à faire le mensonge qu'elle avait préparé.

Ses parents sont moins satisfaits qu'elle.

— Pourquoi as-tu refusé M. de Céral ? lui demande sa mère.

— M. de Kerhédren m'avait déjà invitée.

— Comment cela ? Je n'ai vu personne te parler avant lui ; il était dans la porte quand nous sommes entrés ; il t'a emmenée valser et, en te reconduisant, il m'a annoncé sa déconvenue pour le cotillon. Pauvre garçon ! il avait l'air désolé. C'est seulement alors que M. de Kerhédren t'a abordée.

— Il m'avait invitée d'avance, un jour que nous parlions de ce bal. Du reste, je trouve M. de Céral très bien, mais M. de Kerhédren beaucoup mieux. C'est l'homme le plus aimable, le plus sérieux, le plus intelligent, le plus complet que j'aie jamais rencontré. Moi, cela ne voudrait pas dire grand-chose, peut-être, mais grand-mère est de cet avis. Pas vous, maman ?

Elle allait continuer et en dire plus encore, s'emballer à fond... Tant pis ! Il faut qu'elle parle ; elle l'a promis à Pierre, très étonné, lui, que cela ne fût pas fait déjà. Il en a même semblé un peu triste :

— A votre mère, mademoiselle ! Votre mère ! Comme il a bien dit cela !

Mais, cette fois encore, l'air sévère de Mme d'Altemare l'arrête.

— Tu me fais de la peine, ma pauvre enfant, en te montant la tête aussi vite... C'est la faute de ta grand-mère plus que la tienne. Dès le premier jour, elle a été toquée de ce Breton, et comme elle a toujours adoré le romantisme, elle voit avec extase les poétiques genêts, seule culture évidemment des métairies de Kerhédren ; le vieux manoir en ruine, les légendes, les fées des grèves... Que sais-je ? Puisque nous faisons la comparaison, j'aime mieux un hôtel aux Champs-Élysées, et une terre comme celle des Céral en Bourgogne. La position est toute différente.

— Différente?... Comme fortune ! Est-ce cela que vous voulez dire, maman ?

— Allons, je vois que ton cotillon t'a tout à fait monté la tête, mais, rassure-toi, ils ne t'ont demandée ni l'un ni l'autre... Oh ! ces petites filles !...

Et Mme d'Altemare, feignant de ne prendre la chose qu'en riant, changea de conversation, se promettant de revenir sérieusement sur ce sujet, mais pas avec Madeleine. Elle rapporta donc tout à son mari, avec lequel elle avait déjà remarqué et encouragé la candidature de Céral, sans soupçonner plus que lui jusqu'alors la rivalité de Kerhédren.

Comme il faut surveiller ces jeunes têtes ! Un peu de plus, un roman allait se nouer et les parents allaient apprendre que des serments éternels étaient échangés !

M. d'Altemare écoutait sa femme parler avec une volubilité inaccoutumée et bien inutile, en effet, puisqu'elle était souveraine absolue, et rendait en trois mots des arrêts sans appel. Lui était en admiration devant elle, restée si jeune, si belle, et toujours bien plus épouse que mère. Ses enfants, en effet, l'avaient souvent ennuyée ; elle se laissait aller parfois jusqu'à dire qu'elle eût autant aimé n'en pas avoir, et, dès le début, elle avait plus qu'encouragé sa mère à se substituer à elle pour le soin de mille détails qui la fatiguaient et la gênaient. L'ancienne habitude prise avait été conservée, et c'était la grand-mère qui possédait en retour toute l'intimité des enfants.

Quel enthousiasme pour ce Kerhédren ! Et subitement ! Qui aurait pu se douter d'une telle inflammabilité ?

Pas ses parents, assurément ! Ils avaient pensé que le jour où Mme d'Altemare dirait à Madeleine : « Il faut préférer un tel », un tel serait préféré. Ils n'avaient pas été sans s'apercevoir des succès de Madeleine dans le monde, et sans en être, son père surtout, très flattés ; mais Mme d'Altemare avait encore tellement de succès pour son propre compte qu'on s'était arrêté à ceux-là surtout. Il semblait que Madeleine ne fût toujours qu'une enfant.

D'ailleurs, avait-on fait quelque imprudence ? C'eût été dangereux d'attirer dans l'intimité un homme aussi séduisant, aussi universellement connu pour tel, malgré ses dehors un peu sévères ; mais on était resté sur un pied qui n'avait rien que de très banal, et la discrétion de Pierre semblait, de plus, rendre toute prudence inutile. Combien des amis de Christian venaient constamment chez M. et Mme d'Altemare sans que Madeleine parût même y faire attention : Lavarey, si assidu au tennis ; Céral, toujours là... en pure perte ! Et Kerhédren n'a qu'à se montrer !

Il faudra parler à la grand-mère.

Mme de Mallevall supporte très bien l'assaut de sa fille ; elle aussi désirait depuis longtemps aborder ce sujet. Elle rappelle à Mme d'Altemare qu'elle l'a vainement essayé à plusieurs reprises, et n'hésite pas à ajouter qu'elle prend la chose très au sérieux, croyant voir là le bonheur de Madeleine.

Elle a fait ses petites enquêtes : son Breton, comme dit sa fille, est une vraie perle. Elle serait prête à endosser toute espèce de responsabilité. Pourquoi chercher de la fortune quand on en a pour deux ? N'est-ce pas le plus précieux privilège que donne l'argent en pareille occurrence : pouvoir choisir l'homme pour lui-même exclusivement ? Et Pierre de Kerhédren réunit tout, absolument tout ce qu'on peut désirer : naissance, éducation, famille, relations, principes, physique à hauteur du moral, nature aussi bonne qu'intelligente, adoré de tous ceux qui l'approchent... Et il plaît à Madeleine ! Ce n'est pas un candidat qu'on lui présente et lui vante pour le lui imposer.



ser. Elle l'a distingué, et elle le préfère à tous. Que peut-on espérer de mieux ? demander de plus au Ciel ?

— J'avais toujours rêvé de marier ma petite Madeleine ; je sens que j'ai trouvé celui que je cherchais. Ne me refusez pas cette consolation suprême avant de mourir. Encore une fois, là est le bonheur pour elle.

La conversation se prolongea longtemps entre la mère et la fille : l'une persuasive, insistante, éloquent, comme on l'est toujours quand on parle avec le cœur et pour la vérité ; l'autre, ennuyée, mécontente, irritée, et le devenant de plus en plus à mesure qu'elle se trouvait impuissante en face d'arguments plus sérieux.

— Tu finiras, je t'assure, maman, par me le faire prendre en grippe. Au lieu de le recevoir aimablement, comme je l'ai toujours reçu, lui, comme les autres, plus que les autres, car, grâce à la toquade que Christian aussi a eue de lui, la maison lui a été ouverte du premier coup...

À l'exaspération succède pourtant la lassitude, et la vieille dame regagne du terrain à vue d'œil.

— Avant tout, pas de scènes d'attendrissement, dit enfin sa fille, la main sur la porte. Si tu veux faire le bonheur de Madeleine en la préparant à mourir de faim, si c'est là son objectif à elle-même, je ne lutterai pas indéfiniment. Tout ce que je demande, c'est que l'on réfléchisse et que l'on compare avant de se décider. Et si la décision dépend quelque peu de M. d'Altemare et de moi, je le dis d'avance : c'est Paul de Céral qui l'emportera sur tous les autres. Il faudra longtemps pour nous faire renoncer à cette idée, contre laquelle il n'y a pas un seul « mais ».

— Et la santé ? Et la sympathie personnelle ?...

..... M<sup>me</sup> d'Altemare était partie...

## XV

Que c'est bon de monter à cheval de grand matin et de s'enfoncer seul, à l'aventure, à travers les grands bois ; d'être le premier à éveiller tout ce petit monde endormi des hôtes de la forêt, et à fouler les herbes et les mousses, quand rien encore n'a secoué les rosées de la nuit ; de voir, entre les branches, flamboyer, puis se fondre dans l'azur, les premiers feux du Levant ; d'entendre s'effarer les premiers gazouillements des nids !...

On avance, n'ayant qu'à se laisser porter, le corps doucement bercé par le pas cadencé du cheval, l'esprit libre, ouvert à tous les échos qui vibrent du dedans et du dehors. Parfois une mousse glissante, un tronc d'arbre à franchir, une branche qui cingle le visage ramènent à la réalité et empêchent la pensée de s'égarer trop loin. Puis c'est le silence, le silence absolu que l'on trouve si rarement, jamais peut-être, si ce n'est là, par

instants, sous ces voûtes immenses, et qui alors oppresse lorsqu'on s'arrête pour l'entendre vibrer. On n'ose plus avancer, plus bouger ; l'oreille avide se tend comme si elle allait saisir tout à coup des révélations étranges... puis un cri d'oiseau, un bond de lapin, la clairière ensoleillée ; de nouveau les bourdonnements d'insectes, les bruissements de feuilles, la sonorité joyeuse de la vie.

Pierre, fanatique de la nature et de ses poésies, de la rêverie, de la solitude, avait ainsi goûté des jouissances profondes dans ses matinées de Fontainebleau et cherchait à en retrouver quelques échos dans l'atmosphère plus banale de Vincennes.

S'enfonçant bien loin des régions fréquentées, il devançait son Pylade même, dont la société à la fois intime et discrète, gaie et facile, lui était pourtant si précieuse. Il le lui fallait, en effet, pour partager ou discuter ses impressions, ses rêves et ses souvenirs. Chacun connaissait le passé comme le présent de l'autre, aussi bien que le sien propre ; orphelins tous deux, ils avaient trouvé, dès leur commune vie de la rue des Postes, un faisceau d'impressions semblables et sympathiques, et il leur semblait s'être toujours connus et ne pouvoir vivre l'un sans l'autre.

Faubert, moins matinal que son ami, finissait toujours par le retrouver ; il connaissait ses manières, ses prédilections et les allures méditatives qu'un temps de son galop de fou, à lui, arrivait si vite à rattraper. Alors, on causait, on riait, on chantait, tout à la franche liberté de la campagne et du matin. Pas une parole, pas un mouvement des heureuses rencontres de Pierre n'avait été passé sous silence ; et les commentaires, recommencés pour la centième fois, les avaient entraînés, ce jour-là, plus loin et plus tard que d'habitude. Tant pis, ils n'avaient pas de service ce matin et, pour la pension, on arriverait toujours à temps. C'est si bon de causer à cœur ouvert et d'escompter l'avenir quand on croit tenir le bonheur !

— J'espère que tu te décideras alors à lâcher un peu plus ton pavé de Paris ; tu ne pourras plus me refuser, *nous* refuser de venir séjourner longtemps à Kerhédren. D'abord, tu seras parrain, c'est entendu, au retour de ton fameux voyage... d'études en Amérique.

...Les deux canonniers, las d'attendre en vain les chevaux, se sont étendus paresseusement sur le revers du talus ; à l'appel des jeunes gens, ils se lèvent vivement et accourent, en rajustant leur tenue.

— Mon lieutenant, fait l'ordonnance de Pierre, en portant la main à son képi, il y a un monsieur qui est venu ce matin de Paris pour une affaire très pressée, qu'il a dit. Il voulait absolument parler à mon lieutenant et l'a attendu plus d'une heure. Puis, en partant, il m'a donné cette carte et dit comme ça qu'il espérait que mon lieutenant



voudrait bien lui écrire un bout de billet pour lui donner rendez-vous.

Pierre prit négligemment la carte; à peine eut-il lu le nom que son sourcil se fronça.

— Regarde-moi ce carton, Georges. Je te parie ce que tu veux qu'il représente un coup d'épée avec Louvel, le frère de M<sup>me</sup> Darmeuse.

— Et pourquoi? bon Dieu! Parce que tu n'épouses pas sa sœur?

— Roberte m'a rencontré plusieurs fois, ces temps-ci, avec Madeleine et m'a lancé des regards courroucés. Je te demande un peu quel droit a cette femme d'être jalouse de M<sup>lle</sup> d'Altemare et de prétendre faire de moi son second mari!... Jeudi, cependant, en passant près de moi, elle a dit à voix basse : « Elle épousera Lavarey ou

Céral, mais vous ne l'aurez pas, vous! C'est moi qui vous le dis! »

Elle avait beau me regarder avec des yeux de vipère, j'ai haussé les épaules et attaché si peu d'importance à son méchant chuchotage que je ne te l'avais même pas raconté. Cela me revient, maintenant, devant cette carte. Elle aura inventé je ne sais quelle énormité pour mettre son frère en campagne... Cela me contrarie profondément... Si je tue cet homme, Madeleine ne voudra plus de moi. Si c'est lui qui me tue, c'est encore plus radical... Au diable les gêneurs!... Te retrouverai-je à Paris?

— Je te crois! Doublement!

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



## Ce que dit le vent

*La nuit est noire et le ciel froid!  
Paysannets au lit étroit,  
Dormez, votre chandelle est morte!  
Le hibou geint dans les buissons,  
Et le vent flûte des chansons  
Dans les trous de la vieille porte.*

*Hou-hou-hou-hou! Hu-hu-hu-hu!  
Quel effrayant tohu-bohu!  
Quelles sinistres mélodies!  
Quelles gammes, quels crescendos!  
Paysannets, plongez vos dos  
Sous vos couvertures râpées!*

*Savez-vous ce qu'il dit, le vent,  
Le vent qui hurle, en soulevant  
Les pailles au fond des chaumines?  
Oh! ne parle-t-il pas de mort?  
D'ogre qui vient, de loup qui mord,  
Et de malheurs et de famines?*

*Ah! n'apporte-t-il pas des cris?  
Les cris d'anciens mousses périssés  
Au fond des vagues qui les roulent?  
Les cris de pauvrets en haillons,  
Les cris de tous les oisillons  
Dont les nids tremblent et s'écroulent?*

*Or, pendant que les petits gueux  
Cherchent le sens des vents fougueux,  
Il pleut dans leur triste demeure.  
Il pleut!... Pourquoi? Nul ne le sait.  
Mais les enfants pensent que c'est  
Le Ciel qui comprend et qui pleure.*

JEAN RAMEAU.





## CHEMIN MONTANT

SUITE



ussi, tout au fond de son âme, dans le plus secret de son cœur, Raymond de Villemarre nourrissait pour la jeune fille un véritable culte, un sentiment sur lequel il s'exaltait à ses moments de loisir, qui lui faisait rimailler beaucoup de vers boiteux et que, pour rien au monde, il n'aurait voulu laisser deviner, mais qu'à tout propos il trahissait par quelque maladresse.

Au moment où le domestique posait le café sur la table, la porte s'ouvrit et M. Vernède parut.

A sa vue, le baron Mac-Laur tressaillit et le regarda un peu effaré :

— Toi, toi!... Est-ce que?... D'où viens-tu donc ?

— Mais, je viens de chez moi, tout bonnement, répondit Raoul Vernède d'un ton paisible, prenant une chaise avec lenteur et sang-froid ; et je te demanderai, ou plutôt je demanderai à Françoise, une tasse de café, si elle le veut bien. Ma marmite est renversée : ma vieille Simplice et mon non moins vieux Ambroise se sont disputés ; ils ont voulu me prendre pour arbitre et je les ai renvoyés à leurs affaires, dos à dos, en leur donnant tort à tous deux. Résultat : de l'eau froide ce matin, pour me faire la barbe, et un déjeuner immanquable, couronné par un café imbuvable.

Tout en parlant avec ce calme et cette insouciance, M. Vernède ne quittait pas des yeux le visage du baron, qui exprimait une vive inquiétude et une impatience mal contenue. Tandis qu'on s'agitait un peu pour faire place au visiteur, et que les jeunes gens riaient, amusés par cette description originale de son intérieur, il s'appuya sur la chaise de son ami et murmura rapidement :

— J'ai passé chez Hériot ; la baisse ne va pas durer, mais ne perds pas de temps pour vendre, dès que tu le pourras d'une façon raisonnable.

Le visage du baron se détendit aussitôt, et il répondit avec un rire un peu forcé :

— C'est bon, c'est bon ! ne crains rien.

— Merci, chère Françoise, reprit Vernède, en recevant une tasse de café des mains de la jeune fille ; vous êtes ma providence et me sauvez presque la vie. Vous me semblez un ange descendu

du ciel avec cette tasse de moka... Hein ! jeune homme, mettez donc ça en vers, c'est une jolie idée, termina-t-il avec un regard moqueur à l'adresse de Raymond de Villemarre.

Celui-ci rougit et, pour se donner une contenance, but une grande gorgée de café bouillant, dont la déglutition fut tellement pénible qu'il dut ensevelir son visage cramoisi dans sa serviette.

— Comme la pensée seule de poésie l'émotionne, ce garçon ! continua Vernède, ironique.

— C'est, dit Rosée, avec la malice à demi-inconsciente des enfants terribles, que depuis si longtemps il cherche à faire rimer *Françoise* avec *ange* sans pouvoir y arriver !

Le rire fut général ; et le malheureux Raymond, qui ne pouvait décemment rester un temps plus long le visage voilé par sa serviette, reparut, aux yeux des assistants, plus rouge qu'un homard tout bouillant au sortir d'un chaudron.

— Je ne sais pas pourquoi, fit-il, se défendant avec toute la vigueur que permettait sa timidité, M. Vernède et vous, Rosée, vous vous imaginez que j'écris des vers.

— Parce que c'est une maladie de votre âge, répartit le premier, tout comme celle de raser une barbe absente.

— Et moi, ajouta la seconde, parce que je vous ai vu en écrire. Oh ! rassurez-vous ! je ne les ai pas lus, naturellement. Mais, de loin, c'est bien facile de voir si les gens écrivent des vers ou de la prose, cela n'a pas la même figure : les vers laissent du blanc de chaque côté, voilà tout.

— Certainement, dit Vernède, du blanc de chaque côté, ou du noir partout, voilà toute la différence entre la prose et les vers, et ce n'est pas plus difficile que cela !

— Ceci ne prouve rien, insista Raymond, vous avez très bien pu vous tromper ; je... je pouvais faire une addition, par exemple, au milieu d'une page...

A cette supposition, Rosée se récria et Vernède eut un rire immensément amusé. Leur malheureuse victime s'agitait sur sa chaise et, dans son angoisse, faillit renverser sa tasse sur la nappe.

— Mais qu'y a-t-il de ridicule à écrire des vers ? dit enfin Françoise, tendant comme d'habitude une perche au noyé ; pourquoi s'en défend-on ainsi ? Si cela m'était jamais arrivé, je l'aurais



dit à tout le monde, au contraire ; j'en aurais été si fière !

— C'est que vous n'auriez pas manqué de les faire très bien, comme tout ce que vous faites, ma cousine, hasarda Raymond, avec un regard reconnaissant.

— Oh ! oh ! voilà qui vaut presque un madrigal, fit Raoul Vernède, évidemment en veine de taquinerie ce matin-là.

— Moi, j'aime beaucoup les vers, reprit Françoise, qui persistait dans son sauvetage et souriait à son noyé presque réduit au désespoir, je les aime énormément.

— Moi aussi, continua l'implacable Vernède, quand ils sont signés Victor Hugo, Musset, Leconte de l'Isle, Laprade, etc.

— Mais eux aussi, ceux-là, avant d'écrire de beaux vers, ils en ont écrit sans doute de mauvais pour commencer, dit encore Françoise, encourageante. Comment saurait-on si on est capable de faire les choses, en n'essayant jamais !

— Ah ! Françoise ! Françoise ! si vous vous posez en protectrice des arts et des lettres qui sortent de nourrice et en sont encore à leurs premiers vagissements, je ne dis plus rien !

— Mais, monsieur Vernède, reprit Raymond, s'efforçant d'affermir sa voix et ne parvenant qu'à la rendre plus aiguë encore que d'habitude, vous n'avez pas nommé Lamartine, dans votre énumération ; est-ce que vous ne le comptez pas parmi les grands poètes ?

Raoul Vernède examina le jeune homme par dessus le bord de sa tasse de café, qu'il était en train de humer lentement.

— Ah ! fit-il, un peu railleur, l'immortel chanter d'Elvire et de la nature, c'est celui-là qui répond à vos cordes ? Allons, vous ne vous laissez pas trop entraîner par votre siècle ; c'est une bonne note, mon jeune ami. Rassurez-vous ; si je n'ai pas nommé Lamartine tout à l'heure, c'est que je n'avais pas l'intention homicide de vous décliner la liste entière de tous les poètes, sans vous nommer, qui ont illustré la littérature française. Je dois vous avouer aussi que le vent qui soupire, le roseau qui murmure, et toute cette poésie trempée de larmes et sanglotante, me fatigue à la longue... quand elle ne me laisse pas froid.

— Oh ! ami ! *Le Crucifix* !... exclama Françoise d'un ton de reproche, vous ne trouvez pas que ce soit d'une belle inspiration ?

— Et *Le Lac* ! et *Jocelyn* ! hasarda l'étudiant.

— Et *Les Harmonies* ! appuya M<sup>lle</sup> Thivet.

— Et *La Mort de Socrate* ! fit le baron lui-même.

Vernède appliqua ses deux mains sur ses oreilles, mais Rosée, le tirant par sa manche, cria de sa voix fraîche et gaie :

— Et *Graziella*, ami ! *Graziella*, c'est si joli :

Sur la plage sonore où la mer de Sorente  
Déroule ses flots bleus...

Vernède laissa retomber ses deux bras :

— Comment ! Rosée aussi ! Rosée qui prend la défense de Lamartine ! Ceci est le dernier coup ! Eh bien, justement, *Graziella*, puisque nous en parlons : « Je veux rêver et non pleurer... Je veux pleurer et non rêver... Je veux chanter, etc... » c'est très joli, comme dit Rosée, et c'est peut-être de votre âge, mes enfants, mais ce n'est plus du mien. Je préfère quelque chose de moins déprimant, suivant l'expression médicale moderne, quelque chose qui pleure, qui chante, qui rêve, je le veux bien, mais, surtout, qui agisse, qui pose un grand exemple et vous mette dans le cœur de le suivre...

Raoul Vernède s'arrêta ; ses prunelles sombres et énergiques semblèrent fixer quelque chose dans le vide.

— Tenez, reprit-il, il y a une pièce de vers superbe, que j'ai toujours admirée entre toutes ; elle est d'Alfred de Vigny, la connaissez-vous ? C'est *La Mort du loup*. Il y décrit l'agonie de ce malheureux animal, traqué, harcelé, mis en pièces par les dents des chiens et les couteaux des chasseurs, qui a vu disparaître dans une fuite désespérée ses petits et sa louve, tout ce qui pouvait tenir place dans son cœur de loup, et, cependant, après s'être défendu en brave, regarde, impassible et muet, ses bourreaux... enfin *souffre et meurt sans se plaindre* ! C'est le sens, sinon le texte exact du dernier vers... Voilà de la poésie comme je la comprends.

— C'est... c'est bien sauvage ! dit Raymond de Villemarre, entre haut et bas, au milieu du silence des autres, dont il se sentait embarrassé, comme tous les timides.

Vernède repoussa sa chaise et prononça d'un ton cassant qui ne lui était pas habituel :

— Ah ! sûrement, ce n'est pas de la parfumerie et tous les goûts sont dans la nature... Je vous abandonne la parfumerie.

On passa dans le salon ; le pauvre étudiant se sentait fort décontenancé par ce dernier coup de boutoir de son adversaire et cherchait en vain comment y répondre.

Vernède ne lui en donna, du reste, pas le temps.

— J'oublie l'heure, fit-il, j'ai un rendez-vous pressé... Excusez-moi... Au revoir, au revoir !

Et, sans prendre congé d'autre façon, il gagna l'antichambre.

Françoise s'élança à sa poursuite ; elle le trouva en train d'enfiler son paletot avec une hâte qui lui parut exagérée :

— Ami, pourquoi vous sauvez-vous si vite ? Votre rendez-vous attendra bien une minute. Je voulais vous demander de venir dîner avec nous, puisque votre marmite est renversée...

— Je ne crois pas que je le puisse, dit Vernède, qui paraissait très occupé à arranger le col de son vêtement.

— Oh ! si, si, vous le pourrez bien, si vous le



désirez ! Je ne veux pas que vous ayez un affreux dîner, après avoir eu déjà un détestable déjeuner. Il faut laisser passer la mauvaise humeur de Simplice. Promettez que vous viendrez ; dites oui, voyons !

Et Françoise, avec le geste qui lui était resté familier, prit Raoul Vernède par les deux boutons de son paletot, le forçant ainsi à la regarder :

— Promettez, voyons !

— Je ferai ce que je pourrai, fit-il, sans chercher à se dégager.

— Ce n'est pas une bonne réponse, observa Françoise d'un ton mécontent... Et puis, vous avez l'air fâché, et je ne sais pas pourquoi ?

— Ce n'est pas contre vous, en tout cas, chère petite enfant.

Il lui sourit, son visage un peu dur prenant une expression attendrie, tandis qu'il la regardait.

Mais Françoise l'étudiait, de son air réfléchi, et ne semblait pas encore satisfaite.

— Pourquoi donc êtes-vous si méchant avec ce pauvre Raymond ? reprit-elle, tenant toujours les deux boutons qui immobilisaient son interlocuteur. Vous le tourmentez d'une façon abominable, ami, vous qui êtes si bon.

— Allons, je ne lui fais pas grand mal ; et il a le plaisir de se voir défendre par vous... Et puis, où avez-vous pris ce que j'étais si bon, petite Françoise ? ajouta-t-il ; une note attristée passait dans sa voix et y remplaçait le ton railleur avec lequel il avait prononcé la première partie de sa réponse.

— Je ne l'ai pris nulle part, je le sais ! répliqua Françoise, en donnant une petite secousse impatiente aux deux malheureux boutons ; mais, aujourd'hui, vous ne l'êtes pas. Vous parliez de loup, tout à l'heure ; c'est vous qui ressemblez à un loup, quand vous êtes comme cela.

Les deux boutons reçurent encore une secousse ; Raoul Vernède se dégagea vivement.

— Je ressemble au loup, oui, je ressemble au loup... Et, en attendant, je vais manquer mon rendez-vous ! Il tourna brusquement le dos à la jeune fille et ouvrant la porte qui donnait au dehors : Au revoir, enfant ; à ce soir, si je puis.

Et il disparut.

Françoise le regarda s'éloigner, puis hocha la tête d'un air préoccupé.

— Papa d'un côté, murmura-t-elle, et lui de l'autre... Il y a des choses que je ne comprends pas, et ils me donnent bien du souci.

Le lendemain, Vernède trouvait sa fameuse Simplice en train d'examiner les boutons de son pardessus.

— Qu'est-ce que tu regardes là ? demanda-t-il.

— Ce sont encore des boutons qui coupent le fil et qu'il va falloir que je vous remplace.

— Je te prie, déclara son maître avec une sévérité inaccoutumée, de ne pas changer mes boutons quand je ne t'en ai pas donné l'ordre. Ceux-ci me plaisent comme ils sont.

Et il s'en alla, emportant le vêtement et laissant la vieille bonne tout abasourdie.

## VII

Le baron Mac-Laur, s'il donnait tant de soucis à sa fille aînée, semblait en proie lui-même à des préoccupations pénibles et absorbantes que chaque jour paraissait accroître.

Le moment des repas excepté, ses enfants le voyaient fort peu ; il était absent presque toute la journée, et la soirée même, qu'il leur consacrait autrefois, il la passait, maintenant, soit au dehors, soit retiré dans son cabinet où il avait à s'occuper de sérieuses affaires, disait-il.

— Qu'est-ce que ces affaires ? se demandait Françoise avec une vague inquiétude dont elle se faisait presque un reproche, comme d'un manque de confiance et de respect à l'égard de son père.

— S'il avait l'air tranquille et heureux ! reprenait-elle, pour se disculper à ses propres yeux, je ne penserais pas à me tourmenter de ce qui peut l'occuper ; mais, le voyant tel qu'il est sans cesse, comment puis-je faire autrement ?

En effet, le baron ne paraissait ni tranquille ni heureux : tantôt sombre et abattu, tantôt agité d'une gaieté nerveuse, il semblait vouloir fuir ses propres pensées ; et il avait avec Raoul Vernède de longues conversations dont tous deux sortaient visiblement mécontents l'un de l'autre.

Françoise ne fut pas peu étonnée, un jour, en rentrant plus tôt que de coutume de sa leçon de musique, de trouver, dans la cour de l'hôtel, deux inconnus d'allures interlopes auxquels le cocher et le garçon d'écurie exhibaient les chevaux de trait du baron, deux magnifiques bêtes dont il se montrait très fier et se plaisait à dire qu'il n'accepterait de les échanger que contre une couronne.

Comme délégués de têtes couronnées, ces inconnus bizarres n'inspiraient pas confiance à Françoise. Aussi, rencontrant, dans l'antichambre, son père, qui sortait de son appartement, le chapeau sur la tête, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Papa, où allez-vous ? Voyez donc ce qui se passe dans la cour ! Jules et Lucien montrent les chevaux à deux individus qui ont si vilaine mine !

Le baron eut un sourire un peu forcé :

— C'est justement ce que je vais voir, mon enfant... Quant à la mauvaise mine de ces braves gens, tu les excuseras, étant marchands de chevaux, de ne pas déployer des élégances de marquis à talons rouges.

— Des marchands ! Vous voulez vendre vos chevaux, père ? exclama Françoise stupéfaite.

— Peut-être, répondit le baron avec embarras ; j'ai fait une folie, il y a deux ans, quand j'ai acheté cette paire de chevaux ; il est possible que, trou-



vant une belle occasion, je m'en défasse. Aujourd'hui, je les fais seulement estimer.

Il sortit avec quelque hâte, comme s'il désirait éviter les questions de sa fille.

Trois jours plus tard, aux superbes bêtes était substitué, dans l'écurie du baron, un attelage infiniment plus modeste; et le cocher, après avoir eu avec son maître une discussion assez vive, dont Françoise n'entendit que les échos, fut congédié, puis remplacé par un autre, doué évidemment de beaucoup moins de prétentions.

Françoise, de plus en plus troublée, aurait bien voulu interroger Vernède; mais elle n'osait pas, l'ami de son père semblant, du reste, écarter toute allusion au sujet qui (la jeune fille en avait la persuasion intime) le préoccupait tout autant qu'elle-même.

Un soir, Françoise chantait, en s'accompagnant au piano, des mélodies de Gounod, tandis que Raymond de Villemarre, debout auprès d'elle, tournait les feuillets du cahier d'un air passablement mélancolique.

Afin d'arracher sa cousine à son ouvrage de broderie, il lui avait raconté d'un ton piteux qu'ayant dû essuyer, dans l'après-midi, deux effroyables colles de professeurs maussades qui l'avaient fort malmené, un peu de musique lui était indispensable pour calmer ses nerfs.

Françoise s'était laissé faire, après lui avoir observé, cependant, qu'un homme ne devrait jamais s'avouer des nerfs. Elle avait ajouté que le meilleur moyen pour ne plus être malmené au moment des colles serait peut-être de les préparer en s'y plongeant corps et âme, au lieu de se plonger dans un bain d'harmonie qui ne pouvait avoir aucun rapport avec les susdites colles... Exhortation pleine de sagesse et d'à-propos, à laquelle l'étudiant n'avait répondu que par une série de soupirs.

— Oh! chante, je t'en prie, Françoise! s'était écriée Rosée; si Raymond continue à soupirer de cette façon, pendant dix minutes seulement, je sens qu'il va me communiquer ses vapeurs et ses nerfs!

Et Françoise chantait; les strophes ravissantes de la romance de *Magali* planaient harmonieuses et ailées dans la pièce.

La jeune fille était musicienne dans l'âme; c'était chez elle une véritable passion, et elle consacrait à l'étude du chant, et surtout du piano, le meilleur de son temps. Sa voix peu étendue, mais au timbre sympathique et d'une grande pureté, avait infiniment de charme et, sous ses doigts, les notes de l'accompagnement s'égrenaient, perlées et sonores, prenant, elles aussi, des accents suppliant, joyeux ou tendres.

Tout ceci, d'après Rosée, ne justifiait pas les énormes soupirs dont Raymond, de temps à autre, soulignait les intervalles de silence.

— C'est une véritable maladie! disait-elle, entre

haut et bas, à Mlle Thivet, qui tricotait auprès d'elle; il pourrait remplacer un soufflet d'orgue! Avec le piano, c'est inutile, et il faut être un ange de patience comme Françoise pour y résister!

La vérité, c'est que Françoise, toute à la mélodie qu'elle interprétait, n'entendait pas plus les soupirs du jeune étudiant que s'il eût été à une lieue de là.

Elle n'entendit pas non plus la porte du salon s'ouvrir, et son père entrer, accompagné de Raoul Vernède. Tous deux s'assirent discrètement sur un canapé et attendirent la fin de la romance.

— C'est charmant, cela, dit Vernède, lorsque la dernière note se fut éteinte. Mais, est-ce que M. de Villemarre chante aussi, qu'il se tient là, dans cette pose de ténor ou de baryton, à côté du piano?

— Il ne chante pas, cria Rosée, il soupire!

— Ah bah! il soupire? Est-ce dans le morceau?

— Non, mais il a ses nerfs et des vapeurs...

— Voyons, Rosée! dit Françoise, intervenant d'un ton de reproche.

— C'est lui-même qui l'a dit, persista Rosée.

— Voilà qui est grave, prononça Vernède avec un sérieux affecté; cela vous prend souvent, jeune homme?

— Cela me prend après une journée de désagrément et de fatigue comme celle que j'ai eue aujourd'hui, quittant des gens exécrables pour tomber sur d'autres insupportables, fit Raymond, l'agacement lui donnant plus de courage que d'habitude.

— Voilà une insinuation gracieuse pour nous! riposta Raoul Vernède, avec le ton de raillerie qui mettait le malheureux garçon hors de lui. Eh bien! permettez-moi un conseil: lorsqu'à votre âge on se sent dans ces dispositions-là, au lieu de jouer le chevalier servant auprès des dames, on se fait donner une bonne douche froide pour se fouetter le sang, et l'on va dans une salle d'armes croiser le fer pendant une heure ou deux. Cela vaut mieux que les mélodies, même de Gounod, même chantées par Françoise, qui les chante à ravir, du reste!

— En voulez-vous une autre, ami? s'empressa de proposer la jeune fille, saisie de compassion devant la déconfiture où se trouvait le pauvre étudiant, et pensant ainsi couvrir sa retraite.

Elle chanta un air de *Philémon et Baucis*, pendant lequel tous l'écoutèrent religieusement; Raymond, cette fois, à la grande satisfaction de Rosée, comprima ses soupirs, tandis qu'à son grand amusement il tournait les feuilles de la partition avec une gaucherie comique, suite de la gêne que lui faisaient éprouver les yeux noirs de Raoul Vernède, braqués sur lui.

— Bravo! fit le baron Mac-Laur, qui semblait, ce soir-là, avoir l'esprit dans de plus heureuses dispositions que de coutume, et il joignit ses applaudissements à ceux des autres. Mais pourquoi met-on la lumière sous le boisseau? Pour-



quoi ai-je des filles remplies de talents dont personne ne profite ?

— Du moment que vous en profitez, père, n'est-ce pas assez ? dit Françoise, fronçant légèrement le sourcil, comme si elle prévoyait l'observation qui devait suivre cette entrée en matière.

— Mais non, ce n'est pas assez pour ma gloire de père, répondit le baron avec une gaieté inaccoutumée. Je le disais tout à l'heure à Vernède, en t'entendant chanter de mon cabinet : j'ai des filles charmantes, douées de mille grâces, ainsi que les traditionnelles filleules des fées, et elles s'obstinent à vivre dans une retraite aussi profonde que si elles avaient des pattes d'oie ou pour père un Barbe-Bleue. Cela finira par me faire une réputation funeste. Pourquoi as-tu encore refusé l'invitation de M<sup>me</sup> Le Bel, pour sa soirée dansante France ?

— Mais, papa, répondit Françoise avec ennui, j'ai tant d'occupations plus intéressantes ! Je ne pense guère à danser, je vous assure, cela ne me manque pas du tout. Et puisque Rosée n'est ni assez forte ni assez âgée pour faire son entrée dans le monde cette année, je l'attendrai encore très bien tant qu'il faudra.

— Pourquoi attendre Rosée ? insista le baron, tu as trois ans de plus qu'elle, il est naturel que tu débutes plus tôt dans le monde ; je ne suppose pas que notre petit papillon s'en montrerait offensé ni moins gai, ajouta-t-il en passant la main sur les cheveux un peu ébouriffés de sa plus jeune fille, qui répondit à cette supposition et à cette caresse par un rire joyeux :

— Non, non ! papa, j'accorderai encore très volontiers un an de répit à tous les cœurs que mes débuts au bal doivent mettre à la torture.

— Rosée ! Rosée ! essaya d'un ton faiblement scandalisé la bonne M<sup>lle</sup> Thivet.

— Tu vois, Françoise ? dit son père.

— Mais c'est vous, cher père, auquel je ne veux pas imposer l'ennui et le supplice de m'escorter...

— C'est mon devoir de père, ma chère enfant ; et, du reste... ajouta-t-il, ralentissant un peu la voix, du reste, je pourrais ne pas toujours t'accompagner ; parmi les amies de ta pauvre mère, il en est qui... accepteraient de me remplacer à l'occasion...

— Oh ! qui donc ? et Françoise esquissa une moue, je n'en connais pas à qui j'oserais proposer cette corvée.

— Tu es si sauvage et sérieuse que tu t'es fait, en effet, peu d'amies, même parmi les jeunes filles ; mais je connais, pour le moins, une personne que... qui... j'en suis sûr... M<sup>me</sup> du Breuil, enfin, ne demanderait pas mieux...

— M<sup>me</sup> du Breuil ? répéta Françoise en regardant son père avec étonnement.

Celui-ci s'était levé et dirigé vers la cheminée, tournant le dos à la lumière de sorte qu'elle ne pouvait le voir.

— Tiens ! M<sup>me</sup> du Breuil, exclama Rosée à son tour, d'un ton étonné et amusé.

— Et pourquoi cette idée vous surprend-elle ? prononça le baron, la voix un peu nerveuse.

— M<sup>me</sup> du Breuil ? C'est cette dame veuve, chez qui vous m'avez présenté la semaine qui a suivi mon arrivée, n'est-ce pas, mon oncle ? questionna Raymond, auquel personne ne songeait plus.

Un regard particulier et peu tendre de Raoul Vernède sembla lui indiquer qu'il aurait mieux fait de ne pas rappeler sa présence.

— Je la trouve fort bien, charmante, cette dame, balbutia-t-il, se balançant d'un pied sur l'autre, et sans pouvoir détourner ses yeux de ceux de Vernède, comme s'ils l'eussent hypnotisé.

— Oui, c'est chez elle que je t'ai mené, Raymond ; mais ce n'est pas ton avis que je tiendrais à avoir, ce serait plutôt celui de mes filles, qui me semblent devenues muettes, reprit le baron ; et c'est de l'ingratitude, car depuis... depuis quatre ans, il n'y a pas de bontés et de prévenances dont cette aimable femme ne vous ait comblées, France, et toi, Rosée.

— Oh ! moi ! je la trouve très, très gentille, déclara Rosée vivement, seulement si grande dame qu'elle m'intimide un peu ; mais je l'aime beaucoup, d'abord parce que j'ai toujours pensé qu'elle avait l'air de tant vous aimer, vous, papa.

Son père ne répondit pas, et se mit à tisonner le feu.

Françoise ne disait rien. Toujours assise sur le tabouret du piano, mais tournant le dos à l'instrument, les mains jointes sur ses genoux, elle promenait son regard pensif et profond, de son père à Raoul Vernède. Ce dernier, la tête inclinée et le menton appuyé sur la pomme de sa canne, ne bougeait ni ne parlait.

— Eh bien, Françoise, questionna enfin le baron, que dis-tu, toi, la principale intéressée ? Est-ce que tu aurais quelque répugnance à accepter M<sup>me</sup> du Breuil comme chaperon, à défaut de moi ?

— Du tout, papa, si cela vous convenait, répondit la jeune fille d'un ton de voix un peu bref.

Après un instant de silence, elle demanda :

— Est-ce que M<sup>me</sup> du Breuil vous l'aurait déjà proposé, père, ou est-ce une idée qui vous est venue ?

— C'est une idée qui m'est venue et qui lui est venue... qui lui a semblé toute naturelle. Elle m'avait déjà observé souvent que tu menais une vie trop sérieuse, trop triste pour une jeune fille de ton âge.

— J'admire toujours qu'on ne veuille pas laisser les gens vivre à leur guise, déclara Françoise avec impatience, et elle se retourna vers son piano, dont elle caressa les touches avec amour ; quel plaisir M<sup>me</sup> du Breuil peut-elle trouver à me voir aller dans le monde !

— Ce n'est pas son plaisir qu'elle recherche en cela, reprit, avec vivacité et presque sévèrement,



son père, c'est ton bien, et tu méconnaiss d'une façon fort ingrate l'intérêt qu'elle t'a toujours témoigné.

En prononçant ces paroles, le baron Mac-Laur se dirigea vers la porte, comme pour couper court à cette discussion.

Françoise, qui le voyait s'éloigner dans la glace surmontant le piano, se retourna vivement ; avant qu'il n'eût ouvert la porte, elle le rejoignit et posa la main sur son bras d'un geste câlin :

— Papa, pourquoi ne restez-vous pas avec nous ? Ne vous en allez pas, c'est si bon de vous avoir ! Je regrette bien ce que j'ai dit, si cela vous a fâché. Mme du Breuil est excellente, je le reconnais, d'avoir pensé à moi... Vous savez combien j'ai toujours détesté l'idée d'aller dans le monde, et c'est seulement pour cela... Mais je ferai tout ce que vous voudrez.

— J'étais sûr que tu finirais par te montrer raisonnable, dit le baron avec un sourire contraint.

— Pour me récompenser, papa, ne vous en allez pas.

— Je le veux bien, fit-il, semblant céder à regret ; alors, tu nous feras de la musique, car je me sens fatigué et incapable de soutenir ou de supporter une conversation.

Il s'assit sur un coin du canapé occupé par son ami, et s'accouda au dossier du meuble, en s'abritant le visage de sa main.

Françoise se dirigea vers le piano, jetant à Raoul Vernède un regard interrogateur tout chargé de perplexités et d'inquiétude. Il ne le vit pas, ou ne voulut pas le voir, et la jeune fille, poussant un soupir, se remit sur son tabouret. Elle ouvrit un cahier de Beethoven et joua d'abord distraitemment, puis, son tempérament d'artiste prenant le dessus, elle s'échauffa, se laissa emporter par la mélodie, et bientôt oublia le reste. Son auditoire, ses préoccupations, tout cela reculait, s'effaçait dans un lointain très vaporeux ; elle ne sentait et n'entendait plus que la grande voix pénétrante et sublime du maître, qui vibrait en elle, l'enveloppait et l'élevait peu à peu dans une atmosphère idéale où rien ne subsistait que l'harmonie, — harmonies douces et paisibles la berçant dans un repos délicieux, harmonies douloureuses lui ouvrant des horizons de souffrances indéfinissables qu'elle ne comprenait pas, mais qui pleuraient en elle comme si son âme ne les eût pas ignorées.

Tout à coup elle s'arrêta, la chute des ciseaux de Rosée sur le plancher l'ayant brusquement rendue à elle-même :

— Ah ! mon Dieu ! comme il devait jouer cela, comme j'aurais voulu l'entendre ! s'écria-t-elle, laissant retomber ses deux bras d'un geste découragé.

— Qui donc ? s'écria Rosée, qu'est-ce que cet il ?

— Mais, Beethoven ! dit sa sœur qui se retourna avec quelque indignation, et jeta un regard autour d'elle pour voir si d'autres ne l'avaient pas mieux comprise.

Ce regard lui révéla Raymond de Villemarre enfoncé dans une bergère et très somnolent, son père qui feuilletait un carnet, l'air fort absorbé par tout autre chose que la musique, et Mlle Thivet dormant avec candeur, la tête penchée de côté sur le tricot qu'elle retenait encore faiblement entre ses doigts. Raoul Vernède, lui, les coudes sur ses genoux, se tenait la tête de ses deux mains.

— Et c'est ainsi que, dans le monde, on jouira de mon talent, de cette lumière que mon père regrette de me voir tenir sous le boisseau, murmura Françoise avec ironie. Je pense que vous êtes tous des profanes ! déclara-t-elle tout haut, refermant son piano ; tous ! Et je n'aurais pas cru cela de vous, ami ! acheva-t-elle, en s'approchant de Raoul Vernède ; vous dormez ! j'ai donc bien mal joué ?

— Vous avez joué divinement, enfant, et je ne dors pas, répondit-il.

Et il écarta ses mains, mais sans relever la tête.

— Vraiment, pas du tout ? répéta Françoise, qui se penchait pour le regarder, et, à sa profonde stupefaction, presque à son effroi, elle vit que son vieil ami avait les yeux pleins de larmes. — Oh ! fit-elle doucement et comme avec respect : Vous n'êtes pas un profane... vous comprenez. — Elle ajouta, après une seconde de réflexion : — Vous comprenez sans doute même bien mieux que moi.

Et, hochant la tête, elle s'en alla reprendre la broderie délaissée si longtemps.

— Vos vapeurs sont-elles dissipées et vos nerfs calmés, jeune homme ? prononça Vernède de sa voix moqueuse, en se levant et s'adressant à l'étudiant ; celui-ci tressaillit, puis s'efforça, honteux, de secouer la somnolence qui l'engourdissait ; — je crois que nous ferons bien de regagner respectivement nos deux logis ; il est près d'onze heures.

— Onze heures ! Et moi qui ai une colle demain à midi !... gémit Raymond. Il s'inclina d'un air désolé devant ses deux cousines : — Au revoir et merci, Françoise, c'est si joli, ce Beethoven, charmant !...

Françoise le regarda avec des yeux qui auraient foudroyé tout autre qu'un être aussi endormi, tandis que Rosée riait comme une folle.

— Oh ! pour joli, fit Vernède, c'est joli et mignon au possible ! et, de plus, soporifique, ce qui est toujours une qualité, n'est-ce pas ?

Et ils sortirent tous deux, poursuivis par le rire jeune et irrésistible de Rosée.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)





## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : L'attente de *Messidor*. — Concerts dominicaux. — Opéra-Comique : *Kermaria*, Grands concerts. — Auditions rétrospectives et nouveautés.



DIFFÉRENTES dates ont été données pour la première de *Messidor*, l'œuvre nouvelle en quatre actes, de MM. Bruneau et Zola. Ne sachant les retards qui peuvent encore survenir, bornons-nous à quelques détails sur l'œuvre et ses interprètes.

Les rôles importants ont été confiés à MM. Delmas, Renaud, Alvarez, Vaguet; M<sup>mes</sup> Deschamps et Berthet, un véritable dessus du panier. On sait déjà que les décors toucheront au merveilleux et que la forme adoptée par les auteurs du *Rêve* est celle du drame lyrique, s'identifiant pas à pas avec les paroles.

L'action se déroule au village de Bethmale, dans une vallée perdue sur les bords de l'Ariège. MM. Gailhard et Bianchini y ont été chercher, l'an dernier, une collection de photographies et dessins ravissants pour servir autant aux décors qu'aux costumes.

On s'attend à un immense succès.

Aux concerts dominicaux, les amateurs sérieux trouvent toujours à chaque séance un certain nombre de numéros intéressants. Tels furent *Vénus et Adonis*, ce poème de M. de Gramont, d'après Ovide, où M<sup>me</sup> Hégлон a déployé son bel art dramatique, et où le compositeur, M. Xavier Leroux, a soulevé l'enthousiasme dans sa superbe page symphonique de la mort d'Adonis, par la manière dont il manie son orchestre et par les belles envolées de son inspiration.

On a été dans un complet ravissement en écoutant deux fragments du *Sélam*, d'E. Reyer, la première œuvre qui plaça d'emblée, vers 1850, le

jeune maître au premier rang des compositeurs de l'avenir. *Sigurd*, *La Statue*, *Salammbô* ont victorieusement démontré combien ces espérances étaient fondées. Le poétique *Chant du soir*, délicieusement rendu par M. Renaud, et la fougueuse conjuration des *Djins* n'ont rien perdu de leur suave mélancolie et de leur savante originalité.

Le drame lyrique, en trois actes, de MM. Montorgueil et Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau, aura pour titre : *La Cloche du Rhin*.

*Kermaria* a été un véritable triomphe pour l'Opéra-Comique et les auteurs.

Le poème en trois actes et un prologue, de M. Gheusi, se prête admirablement à la poésie mystique, au charme et aux effets grandioses que M. Camille Erlanger a répandus dans sa belle partition.

La légende bretonne qui lui sert de trame se passe au temps des guerres de Vendée. Le fermier Alain et sa femme Annette ont recueilli un sergent des milices, Yvon, blessé par les chouans. Leur fille, Tiphaine, s'éprend du jeune soldat, qui a dressé ses batteries pour cela. Mais Yann, son fiancé, jaloux et chouan, veut se venger, et Tiphaine, pour le soustraire à ses coups, conduit celui qu'elle aime dans les ruines de l'ancien castel de Kermaria, que l'on dit hanté par les Korrigans. La dame du lieu y reparait, dit-on, quelquefois dans un rayon d'azur qui l'a fait surnommer la Dame bleue, et elle se plaît à effleurer, comme jadis, le clavier sonore de l'orgue, qui vibre alors dans le silence de l'antique chapelle debout au milieu des ruines. Mais le prologue a donné la clef de ce mystère : un être humain vit réellement dans ce site désert. Un moine repentant de certaines peccadilles doit y rester jusqu'à ce que la colère divine soit apaisée par le rachat d'une bonne action. Au moment où le chouan Yann découvre la retraite d'Yvon ivre de fureur et veut le poignarder, le musicien mystérieux fait vibrer sur le noble instrument de célestes accords qui arrachent l'arme des mains du chouan attendri.

Le moine, sauvé par la longue expiation de ses fautes, bénit l'union des jeunes Bretons, et inspire à Yann des sentiments de chrétienne justice.



La partition de M. Erlanger, écrite entièrement selon les principes wagnériens, n'en fourmille pas moins d'exquises mélodies d'un bout à l'autre. Son orchestration, colorée, forte, rêveuse et mystique, parcourt toute l'échelle des nuances les plus charmeresses. On sent que, si son inspiration a des ailes pour s'élever, sa science ne connaît pas de limites pour pénétrer tous les secrets de l'art. En trois mots : c'est un poète, un musicien et un fort, qui se met vaillamment en route sur le chemin de la gloire, sans avoir fait sonner la moindre trompette.

Adressons de vives félicitations à MM. Carvalho et Danbé, l'éminent chef d'orchestre, d'avoir su trouver et mettre en lumière un maître et une œuvre de ce mérite transcendant, aux succès desquels tout et tous ont concouru. L'interprétation est des plus brillantes. M<sup>lle</sup> Guirandon a ajouté un charme de plus au poétique personnage de Tiphaine, qu'elle a créé en véritable artiste. M<sup>lle</sup> Wyns a mis en relief le rôle un peu effacé d'Annette. MM. Jérôme (Yvon), Bouvet (le moine), Belhomme (Alain) et Mondaud (Yann) ont tous tenu leurs rôles avec autant de talent que de succès. Celui de M. Erlanger, comme de MM. Danbé et Carvalho, est allé aux nues. Jamais bravos, rappels frénétiques ne retentirent avec une telle *furia* dans la salle de l'Opéra-Comique de la place du Châtelet.

N'oublions pas de mentionner la belle ordonnance des costumes et décors, comme de la mise en scène, très soignées.

Les Grands concerts ont aussi remporté de véritables triomphes. D'abord M. Colonne, au Châtelet, avec ses deux séances consacrées à M. et M<sup>me</sup> Mottl, qui ont été fêtés et acclamés, autant pour leur grand talent que pour la large hospitalité que M. Mottl accorde aux compositeurs français dans sa patrie. On sait que le célèbre *capellmeister* allemand fait jouer à Carlsruhe tous les opéras de Berlioz, la *Gwendoline*, de Chabrier, et, récemment, le *Drac*, des frères Hillemacher. Aussi, les ovations les plus enthousiastes se sont produites dans la salle bondée du Châtelet, pendant ces deux mémorables séances dont les célèbres artistes et M. Colonne se souviendront longtemps.

Au Cirque d'été, l'événement capital a été les non moins mémorables concerts que M. Lamoureux avait consacrés à la mémoire du pauvre maître Emmanuel Chabrier, mort sans avoir terminé l'œuvre qui devait mettre le comble à sa gloire. *Briséis*, chef-d'œuvre inachevé, mais dont un acte entier terminé donne bien l'impression d'une œuvre complète et de sa haute structure, laissant deviner ce qu'elle eut été si l'infortuné Chabrier avait pu la conduire à son apogée.

Les trois actes de *Briséis*, poème de MM. Catulle Mendès et Mikhaël, étaient dignes du grand musicien. On les trouvera imprimés dans la partition du premier acte, qu'ils compléteront autant

que possible, car les beaux vers, c'est aussi de la musique.

Succès énorme pour M. Lamoureux comme pour son ami Chabrier, et surtout pour les nobles sentiments de confraternité de l'éminent chef d'orchestre.

Avant de quitter les Grands concerts, signalons les remarquables séances musicales qui ont lieu chaque dimanche au Palais d'hiver du Jardin d'acclimatation, sous l'habile direction de M. Laffitte.

Dans ces plus récentes séances on a pu apprécier le rare talent de M<sup>me</sup> Marthe Crabos, dont la distinction et la voix captivantes ont bien vite conquis tous les suffrages. Son nombreux public a de suite compris qu'il avait affaire à un talent sérieux et hors de pair, et le lui a prouvé, par la multitude de ses applaudissements, pour son air du *Chevalier Jean*, de Joncières, comme pour sa « chanson sarrasine », de Saint-Saëns (*Ascanio*), rendus avec autant de sentiment que de grâce.

*Les Aquarelles*, de M. Le Borne, et l'ouverture du *Tannhauser*, de même très applaudies, ont été brillamment enlevées par l'orchestre.

Tout récemment, M<sup>me</sup> Crabos a vu son succès grandir encore dans l'air magistral de *Sigurd*, de Reyher : « Salut ! splendeur du jour », où elle a pu développer toutes les ressources de son vibrant soprano et de son beau style. Dans sa *Musette XVII<sup>e</sup> siècle*, sa diction, toute de simplicité et de charme, n'a pas moins enthousiasmé l'immense auditoire du Palmarium.

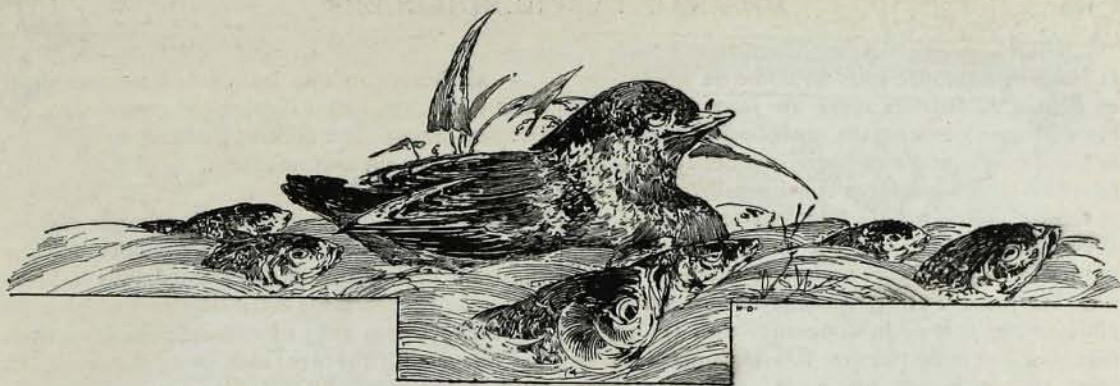
Du reste, cette artiste distinguée s'est fait entendre souvent pendant ces derniers mois, mais l'exiguité de nos articles nous a privée de le relater. Signalons seulement ses belles interprétations des grands maîtres, en l'église Saint-Séverin, et son vif succès à sa charmante audition d'élèves, confirmant en un mot le rare talent de la cantatrice et du professeur. Nos félicitations vont aussi à la gracieuse composition publiée dans notre numéro de décembre : *Noël naïf*, et dont on a dû remarquer la savante simplicité. Rien de banal dans cette exquise pièce, où M<sup>me</sup> Chrétien, en face de ce sujet si souvent mis en œuvre, a su trouver les inspirations les plus neuves.

Deux jolies pièces pour piano, ce sont : *Eau dormante*, de Massenet, charmant impromptu d'une poésie mélancolique et tendre, et *Le Je-ne-sçay-quoi*, de Couperin, transcription de L. Diémer, d'une franche allure de gaité.

Pour le chant : *Le Cantique*, de Jean Racine, mis en musique par Reynaldo Kahn, d'un très beau caractère religieux, et *Sérénade Florentine*, ravissant poème musical de E. Moret, d'un art très pur et d'une belle expression. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





## Causerie de Quinzaine



IER nous parlions ensemble des promesses de l'année nouvelle, de ses sourires, de nos espérances, et voici que ce sont déjà des tristesses qu'elle nous apporte. Que de deuils, que d'alarmes, que de catastrophes surgissent de toutes parts.

Vous savez, amies lectrices, que je ne suis pas à la noire d'ordinaire ; mais en vérité, cette fois, nous nous arrêterons un instant devant ces tristesses, ne fût-ce que pour les saluer au passage de nos sympathies et de nos respects.

C'est presque une reine qui vient de s'éteindre à Séville, presque une Française aussi. Reine, elle l'a été par tous ceux qu'elle aimait : par sa sœur Isabelle d'Espagne, par sa fille Mercédès, cette petite reine de seize ans qui s'en alla au Paradis dans sa robe de mariée ; par sa petite-fille Amélie de Portugal. Française, elle l'a été par cette autre fille, la comtesse de Paris, qui lui ressemble tant par les traits et les vertus ; elle l'a été surtout par nos désastres qu'elle a partagés doublement, lorsque son mari, le duc de Montpensier, en a été atteint. En lisant les détails de cette princière inhumation, ne se croirait-on pas revenu aux jours d'autrefois, aux jours de poésie où la mort même avait son prestige, la mort des grands sa grandeur : les religieux de l'Escorial ont reçu des mains de l'envoyé de la reine la dépouille de la duchesse de Montpensier et l'ont déposée provisoirement à côté de celle du duc, avec toute la pompe chrétienne ; tels les moines de Charles-Quint, sous la cagoule, avec leurs torches et leurs psalmodies, descendaient au fond de leurs cryptes silencieuses les rois et les empereurs.

Un souvenir aussi à ces malheureux chrétiens de Crète, égorgés dans les campagnes de la Canée et qui vont grossir l'obscur martyrologe de ceux

qui succombent pour la liberté de leurs croyances.

Et tout là-bas, au pays des perles et des rajahs, à Bombay, dans la ville des palais blancs cachés sous le parasol des cocotiers, quel double fléau s'est abattu ! La famine et la peste ! encore un souvenir des terreurs du Moyen âge. La *tour du silence*, ce sinistre mausolée ouvert du côté du ciel seulement et que gardent des légions de vautours, ne peut suffire aux victimes de la terrible faucheuse.

Voilà certes des tableaux faits pour assombrir les pensées ; mais les Français, qui savent pleurer très fort, ne peuvent pleurer longtemps, même sur leurs propres douleurs, et leur nature mobile, faite d'entraînements, a vite rejeté le poids de soucis trop graves pour reprendre son bagage léger de spirituelles diversions. Chez nous, on rit « en avant de la bataille » et on fait des chansons avec ses défaites — surtout avec celles du voisin — ceci à l'adresse de *Malbrouk*.

En ce moment, les Parisiens s'amuse aux dépens de Mahomet. Le prophète d'Allah n'était pas sérieux quand il établit l'islamisme, mais il eut l'habileté de se faire prendre au sérieux, non seulement par des millions d'Arabes, ce qui est déjà très fort, étant donnée la fantaisie de sa religion, mais encore par un médecin français du dix-neuvième siècle, ce qui paraît invraisemblable, lequel médecin est devenu député uniquement à cause du mahométisme ; ceci est tout à fait réjouissant. Je comprends le burnous comme le portaient Yusuf, Bourbaki et tant d'autres de nos glorieux généraux d'Afrique ; c'était l'équivalent du panache d'Henri IV, on était sûr de voir ses plis éblouissants se développer au plus dangereux de l'action ; je comprends les ablutions du désert faites avec le sable d'or de ses plaines embrasées, encore mieux le bain dans l'oasis verte où le soleil darde des flèches brûlantes entre le réseau des feuilles de palmier ; le chemin qui descend à



la fontaine s'enfonce sous un dôme de grenadiers en fleurs, de lauriers roses au sauvage parfum, l'eau frissonne en courant sur les cailloux blancs; le législateur arabe a compris que ces eaux bien-faisantes rendraient force et courage au voyageur, et celui-ci, pieds nus, le front prosterné, remercie Dieu qui lui rend la vie avec un peu d'eau. Mais quitter le Palais-Bourbon à quatre heures et demie tous les jours d'hiver, descendre sous un parapluie au bas port de la Concorde, tirer ses bottes tant bien que mal, tremper son burnous dans la boue et son visage, ses pieds, ses mains dans l'onde pure de la Seine, ne pas mettre de chaussettes par esprit religieux, ne pas même essuyer ses pieds, ce qui tient plus du Kneipp que du mahométisme et révèle le médecin malgré lui, voilà qui est grotesque, et les Parisiens s'en sont tellement amusés que le khalife Grenier a dû demander à la Chambre un cabinet particulier pour faire ses ablutions avec moins d'éclat. S'il l'obtient, je réclame pour les abbés qui siègent, eux aussi, parmi nos députés, une pièce isolée pour se donner la discipline. En vérité, est-ce que nous ne sommes pas un peu fous par instants?

Alors parlons sagesse. Voyons, vous êtes toutes réunies autour de moi, vous m'écoutez la bouche ouverte, ce qui est bien gentil de votre part; je veux en profiter pour vous faire subir un interrogatoire. — Eh! la petite blonde là-bas qui avez l'air si sage et si recueilli, à quoi pensez-vous?

— A mon fiancé, madame; nous nous marions à Pâques, et je trouve le Carême bien long cette année.

— Moi aussi je le trouve très tardif; ce n'est pas que je me marie, oh non!... c'est à cause de mes rideaux, une petite combinaison de lessive qui me gêne... Alors vous auriez voulu devancer l'appel, comme on dit au régiment. Vous êtes donc tout à fait prête?

— Oh oui, j'ai tout, excepté ma robe qu'on ne peut faire qu'à la dernière heure.

— Avez-vous aussi les qualités requises pour faire une bonne ménagère?

— M. Jules dit que oui.

— M. Jules n'y connaît rien, il voit son intérieur dans l'avenir à travers le brouillard d'or de vos cheveux blonds et le sourire de vos vingt ans; moi je ne me paie pas de cette monnaie... de singe, et je vais approfondir la question... Savez-vous coudre?

— Oui, madame, ourlet, surjet, couture rabat-tue, à la religieuse...

— Assez, assez, savez-vous mettre une pièce?... Vous rougissez, vous ne savez pas...

— Mais si, madame, il n'y a que les coins que je ne tourne pas très bien.

— Ah! mon enfant, les coins à tourner droit dans la vie, mais c'est l'essentiel; continuons cet examen. Savez-vous faire une boutonnière?

— Oh! pas du tout, madame.

— Pas du tout!...

Pauvre Jules qui, dans votre chambre de garçon, malgré en considérant d'un air malheureux vos plastrons déshonorés pas les festons que la blanchisseuse trop fervente a fait décrire aux boutonnières, vous vous dites: Patience, dans deux mois, ça changera!... Eh bien, non, ça ne changera pas, mon pauvre ami, car *Elle* ne sait pas faire une boutonnière.

L'homme est intraitable sur cette question; ce qui concerne cette partie de son vêtement tient à son honneur, paraît-il, car jamais il ne transige. Je connais un excellent mari qui a formé son épouse sur cette question de la manière suivante:

Lorsqu'il prenait une chemise dans l'armoire et que les boutonnières laissaient à redire, il la froissait et la jetait sous le lit, et cela autant de fois qu'il y avait une incorrection sur le plastron immaculé. Un jour la jeune femme, affolée, compta six chemises sous le lit, les cols hérissés, les manches dans des attitudes convulsées. Elle fit venir une lingère, non pour raccommoder, l'époux n'était jamais satisfait de cette besogne mercenaire, mais pour apprendre elle-même; depuis, il n'y a plus de chemises sous le lit.

— Mais, madame, nous sommes riches; nous aurons une femme de chambre qui fera ce travail.

— Mon enfant, rappelez-vous ceci: pour qu'elle le fasse bien, il faut que vous sachiez le faire vous-même.

Songez donc: si Jules, agacé...

— Oh! madame, je vais apprendre tout de suite.

— Très bien, ma petite. Passons à un second point essentiel. Y en a-t-il parmi vous une autre qui attende la fin du Carême avec impatience?

— Moi, moi, moi!

— Eh! qu'en voilà! Une seule suffit; la première du rang répondra pour les autres. Savez-vous laver la vaisselle?

*Toutes à la fois*: — Oh!...

— Bon, je vais vous prouver que...

Pan, pan...

— Entrez.

— Pardon, madame et mesdemoiselles, de vous déranger, mais il y a déjà dix lignes de copie de trop...

Alors la suite au mois prochain, et n'oublions pas que nous en sommes restées au lavage de la vaisselle.

C. DE LAMIRAUDIE.